

LES PROBLEMES DE L'HISTOIRE PRECOLONIALE EN PAYS BETSILEO : SOURCES ET METHODOLOGIE

Daniel RAHERISOANJATO

Les difficultés du chercheur qui entreprend à Madagascar l'étude de la période précoloniale se posent, du point de vue méthodologique, au niveau des sources. Dans ce domaine, deux questions nous paraissent les plus pertinentes : 1° - l'absence des documents écrits se rapportant à cette période de l'histoire ; 2° - la recherche des « traditionnistes », c'est-à-dire ceux qui sont les détenteurs du savoir historique.

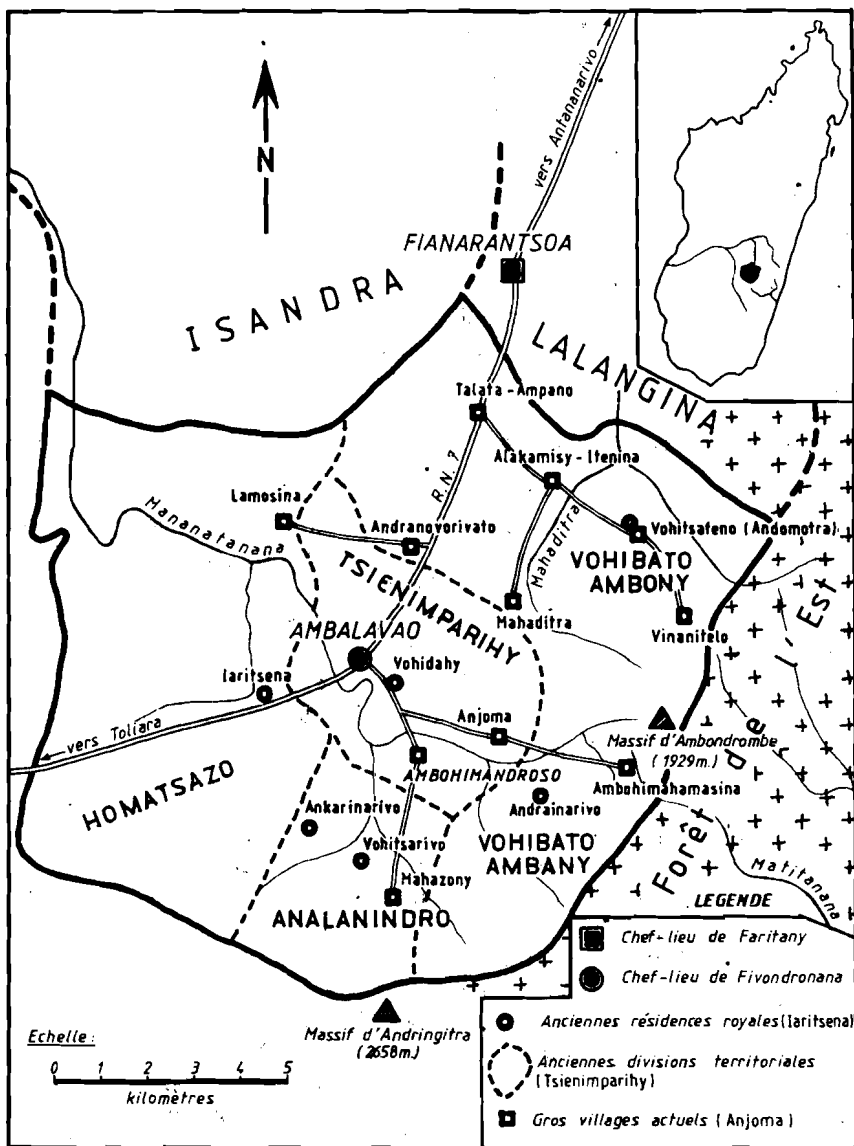
Le travail que nous avons effectué dans le Sud Betsileo nous a donné l'occasion de faire face à ce genre de problème (*). Aussi, nous livrons dans le cadre de cette étude les résultats d'une enquête menée sur le terrain ainsi que les solutions apportées.

I - Les documents écrits :

Dans le Betsileo, l'absence de documents écrits est due essentiellement au retard de la scolarisation de la population. En effet, la région n'a connu l'écriture que très tardivement, c'est-à-dire vers la deuxième moitié du XIX^e siècle, période au cours de laquelle les missionnaires protestants et catholiques se sont établis dans le pays et ont commencé leur travail d'évangélisation. Ainsi, le peu de sources écrites anciennes dont nous disposons ne proviennent que de récits de voyage des premiers explorateurs du XVII^e siècle, qui ont abordé les côtes malgaches, notamment dans le Sud, et des premiers voyageurs européens venus à l'intérieur du pays.

Parmi les sources écrites européennes, nous citons l'ouvrage de Flacourt : *Histoire de la Grande Ile de Madagascar* (1) que l'on peut trouver dans la collection Grandidier : *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar* (2). Dans ce document, Flacourt présente une carte de Madagascar où il fait mention de la région des « Eringdranes » (pour parler de l'Arindrano), alors qu'il n'y était jamais venu. Il n'a fait que rapporter les renseignements recueillis par ses émissaires qui ont voyagé à l'intérieur du pays à la recherche des vivres pour ses compagnons basés à Tolagnaro (Fort-Dauphin). D'autre part, la carte de Flacourt présente des erreurs. Outre les fautes d'orthographe dans les noms des lieux, il faut relever leur localisation erronée. En effet, l'auteur a voulu parler de l'Arindrano, qui se situe au Sud de Fianarantsoa, alors que sa carte présente toute la région couvrant actuellement Ambohitra, Ambohimahasoana, Fianarantsoa et Ambalavao. A travers les écrits de Flacourt, nous avons noté aussi l'existence de nombreux troupeaux de zébus,

(*) Figure n° 1 : Carte de localisation de la région.



* Fig.1 Carte de localisation de la région étudiée

point intéressant qui a été signalé plus de deux siècles plus tard par Alfred Grandidier. En effet, ce deuxième auteur a rapporté dans ses *Souvenirs de voyage, 1865 - 1870* (3), que les Betsileo étaient connus à l'époque sous le nom d'*Andriambohitsombilahy* (littéralement « les seigneurs des montagnes riches en bétail »). Faudrait-il voir dans ce passage un lien entre le nom des habitants et la présence de nombreux troupeaux de zébus dans la région ? Parlant des populations locales, Grandidier a ajouté « qu'il n'y a pas chez les Betsileo l'homogénéité qui existe chez les autres nations malgaches : leurs chefs n'appartiennent pas à une seule et même famille comme chez les Merina, les Sakalava, les Bara... Ceux de *Lalangina* sont des *Zafy Anarana* ; ceux de l'*Arindrano* des *Zafy Mahafanandry* ; ceux du *Manandriana* des *Zanak'Antara* ; ceux d'*Isandra* des *Zarabavana* ou *Zafy Manarivo* ».

Ce passage nous paraît important car il nous renseigne sur l'organisation socio-politique du Betsileo et ses différentes régions, à savoir, le Lalangina, l'Arindrano, le Manandriana et l'Isandra. Cependant, l'auteur n'a pas donné de précision sur leur localisation.

A la fin du XIX^e et vers le début du XX^e siècle, les écrits des missionnaires et les rapports des premiers fonctionnaires du pouvoir colonial constituent les principales sources écrites se rapportant à la région. A ce propos, nous pouvons relever à travers la revue *Antananarivo Annual* de la Mission L.M.S. (4), les écrits du Rév. Rowlands, puis les récits de voyage du Dr Mullens qui, avec les Rév. Cousins et Pillans, a fait partie de la suite de Ranavalona II lors de sa visite à Fianarantsoa en Septembre 1873.

Du côté des missionnaires catholiques figurent les *Lettres du Scolasticat d'Uclès* (5) où nous avons retrouvé les notes du Monseigneur Cazet, puis celles du Père Berthieu, qui donnent des informations intéressantes sur le mode de vie des habitants, leurs coutumes et leurs croyances.

Peuvent être classés parmi les sources écrites européennes :

1° - la *Monographie des Betsileo* du Père Dubois, un ouvrage monumental de 1510 pages qui fournit une mine d'informations sur la société betsileo (6) :

2° - l'ouvrage du Dr Catat : *Voyage à Madagascar, 1889 - 1890* (7) :

3° - les *Notes, Reconnaissances et Exploitations*, une revue mensuelle de la « Colonie de Madagascar » publiée entre 1897 et 1900 (8).

A la lecture de ces divers documents, il est frappant de constater la curiosité de nombreux auteurs sur certains aspects de la société betsileo. Mais il se trouve que les questions historiques n'ont pas été abordées ou du moins elles ont été évoquées très brièvement. Ainsi, leur travail nous paraît superficiel, voire incomplet. Pour notre part, nous avons eu recours, en approfondissant les recherches, à d'autres sources écrites de type local, œuvres d'auteurs originaires de la région.

Relevons en premier lieu les ouvrages des pasteurs Rainihifina et Ranai-vozanany, puis les travaux de Ratongavao Jean-Marie et Rajoharison Maurice-Michel, tous deux instituteurs de la Mission catholique.

Les premiers auteurs ont publié respectivement *Tantara betsileo* (9) et *Ny elan'ny Nosy* (10), en malgache et dans sa version officielle ; donc facile à lire. Grâce à des appuis financiers fournis par leurs familles ou par des organisations privées, leurs travaux ont été imprimés à Fianarantsoa, à Antananarivo, et on peut s'en procurer facilement dans les grandes librairies de la capitale et dans les provinces.

Quant aux deux autres auteurs, leurs travaux se distinguent de ceux de leurs compatriotes par le fait qu'ils ont utilisé dans leurs écrits le dialecte local. En outre, ces auteurs n'ont pas eu la possibilité de faire imprimer leurs travaux. Nous avons trouvé leurs écrits vendus sur le marché local sous forme de brochures ronéotypées, ou publiés dans des pages de journaux tels que *Lumière et Iarivo-Betsileo* (11).

L'étude de ces ouvrages d'auteurs betsileo pose cependant un double problème qui touche à la fois le fond et la forme. En ce qui concerne le fond, nous avons remarqué que ces auteurs ne parlent dans leurs écrits que d'une histoire événementielle se rapportant essentiellement aux règnes de différents *hova* (l'équivalent des *Andriana* ou rois en Imerina) et à leurs guerres de conquête contre les royaumes voisins. En outre, les informations sur l'histoire intérieure de la région, notamment les institutions sociales et politiques, sont pauvres et les successions des rois semblent confuses. Quant à la forme, de gros problèmes se posent dans le cas des textes écrits en dialecte local où les phrases sont lourdes, pleines d'allusions et de proverbes incompréhensibles pour le commun, mais « lumineux pour ceux qui les comprennent ». A ce sujet, le chercheur doit « apprendre à ralentir », comme le signale à juste titre le Professeur Ki-Zerbo, c'est-à-dire réfléchir pour pénétrer la société étudiée (12).

Parmi les sources écrites de type local figurent enfin les biographies de famille, bien connues sous le terme de *Tantaran-drazana* (litt. « histoire des ancêtres »). Il convient de préciser que ce type de documents a fait son apparition vers la fin du XIX^e siècle du fait des progrès de la scolarisation menée dans la région par les Missions européennes. Comment les *tantaran-drazana* se présentent-ils ? Quels types d'informations le chercheur peut-il en tirer ?

Tout d'abord, les *tantaran-drazana* ou biographies de famille sont rédigées en malgache sur de simples feuilles rassemblées dans une couverture en carton, ou dans des cahiers scolaires de 20 à 50 pages. Le style est très simple, sans détour et conçu pour faciliter la mémorisation. Au début, ces documents ont été l'œuvre des premiers lettrés de la région, en particulier des catéchistes, des pasteurs et des instituteurs de Mission qui ont consigné par écrit des traditions de famille recueillies auprès de leurs grands-parents.

De ce fait, les *tantaran-drazana* constituent un héritage précieux pour les familles et revêtent un caractère sacré. Ce sont des documents privés qui ne doivent pas sortir du cercle familial. Aussi, est-il difficile de les consulter, à moins d'être un membre de la famille ou un ami intime.

Pour notre part, l'accès à ces documents n'a pas posé de problème du fait de notre qualité de *zanatany*, c'est-à-dire de personne originaire de la région que tout le monde connaît et en qui on peut avoir confiance.

A la lecture de ces documents, nous avons relevé trois types d'informations :

- 1°- des traditions de caractère historique portant sur l'origine des ancêtres ;
- 2°- des généalogies de famille ;
- 3°- des éléments concernant la propriété foncière.

Aussi, est-il difficile de les consulter sans avoir au préalable une bonne connaissance du milieu, c'est-à-dire de la famille ou du *foko* étudié (13).

En outre, l'utilisation de ces biographies de famille exige de la part du chercheur une analyse critique en raison d'une part, des renseignements parfois invraisemblables et des « embellissements » que les narrateurs ont voulu donner à certains personnages de leurs récits (14) et d'autre part, à cause des lacunes dues à la défaillance de mémoire de ceux qui ont reçu les traditions avant de les fixer par écrit.

Face à une documentation écrite déjà élaborée et relativement riche, mais qui présente toutefois des lacunes et des imperfections, nous avons fait appel à un autre type de sources, les *lovantsofina*, litt. « héritage par les oreilles ».

II- Les sources orales

En dépit des efforts des missionnaires qui ont introduit la religion chrétienne et avec elle l'écriture, la part de la culture orale est encore sensible dans l'Arindrano. Cette situation se traduit d'ailleurs par la vivacité des *lovantsofina* qui foisonnent dans la région. Il se pose cependant une série de problèmes auxquels le chercheur doit faire face : à qui s'adresser, c'est-à-dire qui détient les *lovantsofina* ? Quels types de *lovantsofina* peut-on utiliser pour retrouver la matière de l'histoire ? Peut-on enfin se fier aux informations recueillies ?

En ce qui concerne le problème des détenteurs de *lovantsofina*, il n'existe pas, dans le Betsileo comme dans l'ensemble de Madagascar, de spécialistes de la tradition orale. Ce travail de spécialisation se pratique surtout dans certaines sociétés d'Afrique, au Mali et en Guinée où l'on a affaire

à des griots castés et professionnels, qui ont leurs règles de vie, leur formation et leurs écoles d'initiation (15).

Dans le cas de l'Arindrano, nous répartissons nos informateurs en trois catégories suivant leur qualité et leur statut de témoins. Dans la première catégorie, nous avons regroupé tous ceux qui possèdent un statut de vieillesse (les gens de plus de 60 ans) dans la mesure où ils constituent les témoins les moins éloignés du passé historique recherché. Ces vieilles personnes que l'on désigne sous le terme de *ray aman-dreny* (litt. « père et mère ») jouissent partout d'une incontestable préséance d'honneur, étant les premiers responsables politiques d'une société à pouvoir gérontocratique. De par leurs fonctions politico-sociales et religieuses, ces personnes ont autorité sur tous les membres d'un lignage ou d'un *foko*. Dans tous les cas, les *ray aman-dreny* président les cérémonies rituelles, notamment les *lanonana* ou grandes réjouissances familiales, et tiennent à cet effet le rôle de « maîtres de cérémonie ». D'autre part, on vient les consulter sur les questions intéressant le lignage, l'origine des ancêtres, la fondation des villages, les problèmes de l'héritage, notamment en matière de propriété foncière.

Les chefs de famille ou *raim-pianakaviana* forment la deuxième catégorie de nos informateurs. Se trouvant à un niveau plus réduit, ayant seulement autorité sur les membres de la famille, ces personnes nous ont livré des *lovantsofina* fournissant les mêmes renseignements, notamment ceux qui touchent la vie de leur famille. Cependant, du fait de leur participation active à tous les travaux intéressant le village, les *raim-pianakaviana* sont en mesure de nous livrer ses principales traditions, ainsi que les événements locaux qui ont pu traduire dans le village une évolution sociale, politique, démographique, familiale ou religieuse.

Nous avons en dernier lieu la catégorie des *mpikabary*, c'est-à-dire les orateurs. Connus pour leur talent oratoire et leur grande capacité de mémorisation, les *mpikabary* sont des hommes qui se sont intéressés, par curiosité intellectuelle, à l'histoire de leur *foko*, de leur village ou de leur pays et qui ont recueilli autour d'eux des *lovantsofina* de toutes sortes et de toutes provenances. C'est ainsi que les festivités organisées à l'occasion des *lanonana* et dans les funérailles sont particulièrement riches d'enseignements historiques. C'est l'occasion où les *mpikabary* sont invités à prendre la parole et à prononcer un discours public en l'honneur d'une famille ou d'un parent décédé.

Nous allons maintenant essayer de bien situer les *lovantsofina* en tenant compte de leur « cadre social » pour reprendre l'expression de Jan Vansina (16). Cette méthode permettra de définir leur fonction dans la société, de distinguer leurs formes et d'examiner la qualité de leur transmission. Pour cela, nous partirons du vocabulaire typologique local que les habitants ont toujours utilisé pour opérer leur distinction.

Les *tantarandrazana*

Ce sont des biographies de famille comme nous l'avons déjà dit plus haut, mais non écrites cette fois-ci, car personne dans la famille n'a jamais pensé à les rassembler ou à les consigner par écrit. Aussi la transmission s'effectue-t-elle oralement par l'intermédiaire des *ray aman-dreny* aux membres de la famille ou du lignage. Il est évident, d'une part, que les *tantarandrazana* sont des documents privés ; mais à l'intérieur de la famille ou du lignage auquel ils se rattachent, ces documents ont un caractère officiel. Leur témoignage est moins sujet à déformation et peut contrôler efficacement les assertions faites en dehors du groupe. En revanche, la profondeur des généalogies, le soin avec lequel elles ont été transmises sont le plus souvent peu satisfaisants, comme le montrent de nombreuses variantes. D'autre part, en raison de leur caractère sacré, on se garde de les réciter n'importe quand et n'importe où, ceci par respect des ancêtres. Aussi les *tantarandrazana* ne sont-ils connus qu'à l'occasion des cérémonies rituelles.

Les *angano*

Ce terme est utilisé pour désigner les contes et les légendes. Les *angano* sont récités le soir, au coin du feu, par les vieilles personnes à l'intention des enfants. Ce type de documents a une fonction précise dans la mesure où les narrateurs créent pour l'assistance des modèles de comportements idéaux et des valeurs. Or, cela déforme les données et fausse l'histoire. Aussi faut-il éviter les pièges et les embellissements d'un cliché souvent amusant et inhabituel et déceler les erreurs pour découvrir la part de vérité historique.

Mais les *angano betsileo* peuvent constituer un répertoire important en raison de la vérité des thèmes évoqués. Nous relevons d'abord les *angano* pleins de merveilleux où les animaux constituent les principaux acteurs, puis ceux qui parlent de la création du monde et de la vie des premiers hommes, et enfin ceux qui se rapportent à la vie des princes ayant vécu dans la région. A travers les récits des narrateurs, il est intéressant de relever les noms des personnages comme *Rapeto*, *Ravorotsihy*, *Andrianakatsakatsa* et *Andriambahomana*, dont l'histoire est associée à des lieux considérés comme sacrés ou à des villages anciens dont les emplacements sont repérables aujourd'hui encore.

Les *ohatsa* ou *ohabolana*

Dans les discours et même dans les discussions animées et sans résultat décisif, où il faut bien d'une façon ou d'une autre, mettre un terme à une situation sans issue, les *Betsileo* comme tous les *Malgaches* en général usent beaucoup de *ohatsa* ou *ohabolana*. C'est surtout dans cette forme de littérature orale traditionnelle qu'ils montrent leur art de bien parler. C'est aussi l'occasion où l'on vient apprécier la richesse de la langue malgache.

Mais il est bien difficile de donner une définition exacte à ces termes. Dans son ouvrage monumental portant sur les *ohabolana* et les *hainteny*, Bakoly Domenichini-Ramiaramanana (17) a montré les difficultés que l'on rencontre dans ce domaine en prenant des exemples cités par de nombreux auteurs « malgachisants », pour la plupart des missionnaires et des administrateurs du XIX^e siècle. S'agit-il de proverbes, d'adages, de dictons, de sentences ou de maximes ? Sans insister davantage sur ce domaine particulier qui revient plutôt aux linguistes, nous pensons que sur le plan formel, « les *ohabolana* sont des comparaisons, des formes figurées de l'expression verbale », pour reprendre l'expression du Gouverneur Adolphe Bruniquel. A titre d'exemple, nous citons le cas suivant : « *Aleo halan'Andriana toy izay halambahoaka* » (litt. « Plutôt la haine du prince que la haine du peuple »).

Mais *ohatsa* et *ohabolana* se réfèrent aussi à des événements historiques et dans certains cas, le nom des personnages est donné : « *Tsa firako any itoy fa firan'Andriambelonandro* ». Ici, l'exemple nous montre que d'une part, pour rejeter une fausse accusation, le rappel de cette formule conduira quelqu'un à évoquer l'histoire du *hova* Andriambelonandro : pour une question de succession, ce prince du Vohibato (situé dans la haute vallée de la Matsiatra) a fait assassiner son frère, Rantaratsilanimbahoaka. Il faut ajouter d'autre part, qu'on ne cite pas les *ohatsa* ou *ohabolana* n'importe quand. Il faut des circonstances bien déterminées qui suscitent le rappel de telle formule. Enfin, on ne cite pas un *ohatsa* ou *ohabolana* « pour rien ». Aussi l'histoire d'Andriambelonandro se rapporte-t-elle à quelqu'un qui a commis une faute grave, sans qu'il soit responsable de ses actes. En fait, il a agi malgré lui selon des directives reçues de hauts lieux. Dans ce cas précis, la situation dans laquelle la formule a été produite donnera au chercheur des éléments utiles pour l'étude de l'histoire du Vohibato au temps d'Andriambelonandro.

Les kabary

Source de formules proverbiales et lieu privilégié de la littérature orale traditionnelle, les *kabary* sont aussi riches d'enseignements historiques. Il est à noter également que les Betsileo apprécient les beaux discours et que, selon les coutumes locales, toutes les manifestations familiales et publiques doivent commencer et se terminer par un discours, qu'il s'agisse d'une noce, d'une invitation à un travail collectif ou encore à l'occasion d'un enterrement. Dans tous les cas, les séances de *kabary* sont les moments les plus importants où l'on annonce au grand public, à l'intérieur de la maison ou au dehors et sur le lieu même du rituel, l'objet de la cérémonie et son organisation générale. En gros, les *mpikabary* font leur discours suivant un plan rigoureux qui comporte au début comme à la fin des formules de politesse très recherchées, le plus souvent pleines d'images et de poésie. En revanche, le corps du discours est axé sur le motif de la visite ou du grand rassemblement. C'est donc le moment privilégié où le chercheur pourrait recueillir une mine d'informations à caractère historique concernant le rituel et ses aspects religieux, politiques, économiques. A titre d'exemple, à l'occasion d'un *lanonana* orga-

nisé pour l'inauguration d'une nouvelle maison (*fanamen-trano*) à Ankazotana (dans le Tsienimparihy), nous avons relevé au cours du *kabary* des métaphores tirées des noms de villages anciens, des rappels de coutumes et de traditions, des listes généalogiques. Il est bien évident que ce genre de discours fait l'honneur des familles qui ont organisé la fête, mais le *kabary* constitue ici un sujet d'investigation très intéressant dans la mesure où le chercheur arrive à distinguer le réel du merveilleux, à déceler les erreurs, les falsifications et même les improvisations de dernière heure apportées par les *mpikabary* eux-mêmes.

Les *rija* et les *isa*

À l'intérieur de la littérature orale betsileo, le chant est l'une des sources les plus populaires et probablement la plus riche. Dans le cas des *rija*, les chants se présentent sous forme de textes chantés, accompagnés d'instruments de musique (le *jejo*) et de danse. Parfois, on bat les mains au rythme de la musique et à ce moment-là, c'est l'instrument qui parle (18). En revanche, les *isa* s'exécutent sans musique : parfois ils sont entrecoupés de battements rythmés de mains, ou exécutés en solo ou en duo et accompagnés d'une mélodie murmurée.

Dans les *rija* comme dans les *isa*, les thèmes sont très variés et accessibles à tous. Le plus souvent, les chants parlent de la vie quotidienne en insistant sur l'importance du *fihavanana* (la parenté). Il arrive aussi que les chanteurs racontent l'histoire de certaines régions situées à l'intérieur du pays. Mais encore faut-il les reporter sur une carte pour servir de repères géographiques. Notons enfin que les thèmes chantés sont tirés des contes et des légendes connus dans le pays, mais dont la partie vocale apparaît très mobile à cause de nombreuses variantes textuelles (19).

Outre la vivacité de la tradition orale betsileo, la richesse de ce type de documents apparaît à nos yeux comme un de ses traits caractéristiques auquel il est possible de recourir pour retracer l'histoire. Actuellement, ces documents semblent être menacés pour deux raisons : 1° - les contacts avec le monde moderne et les diverses manifestations qui l'accompagnent ; 2° - la disparition des anciens. En effet, dans l'Arindrano comme dans toutes les sociétés rurales, les différentes structures de base, jusque-là plus ou moins closes sur elles-mêmes dans une évolution relativement lente, se trouvent aujourd'hui contraintes à l'ouverture et au changement. Les manifestations culturelles traditionnelles sont donc menacées d'extinction plus ou moins rapide par l'action des mass-média et l'influence des grandes villes, alors que sur place on assiste à la disparition des anciens considérés comme les détenteurs du savoir. Il se trouve alors que l'identité d'un groupe est mise en doute et l'authenticité de sa culture jugée en péril.

Devant ces difficultés, nous avons poussé nos investigations vers d'autres directions, à la recherche d'autres éléments susceptibles d'apporter des éclaircissements sur l'histoire de la région.

Les documents d'histoire autres que les récits

Les documents qui vont être étudiés proviennent de l'observation directe faite quotidiennement sur le terrain, lors de nombreux séjours passés dans la région. Seront considérés successivement les cérémonies rituelles et les documents « matériels » qui sont d'ailleurs de nature différente et dont l'abondance dans la région n'échappe point à un œil exercé.

Concernant les cérémonies rituelles, nous relevons les *lanonana* (grandes réjouissances familiales avec sacrifice de zébus), les funérailles (*fiandra-vagnana*), les *saotsa* ou cérémonies d'invocation des ancêtres pour leur demander toutes sortes de grâces : richesse, protection, enfants. Assister à ce genre de rituels permet au chercheur de recueillir directement de la bouche du maître de cérémonie une mine d'informations concernant l'histoire des ancêtres, les généalogies de famille et l'organisation d'un lignage ou d'un *foko*.

A Iavomalaza, situé dans la zone Sud du Vohibato, l'organisation d'un *saotsa* par les parents d'un de nos informateurs nous a donné l'occasion de participer au rituel et de recueillir la généalogie du *foko* *Otaray* auquel est rattachée la famille. Grâce aux informations recueillies sur place, nous avons pu reconstruire l'histoire de ce groupe dont l'implantation remonte bien avant le XVII^e siècle dans une région comprise entre la haute vallée de la Matsiatra et le massif d'Andrambaky, situé au Sud-Ouest de la ville d'Ambalavao (20).

L'observation directe de l'environnement nous a donné aussi l'occasion de révéler un certain nombre de traces matérielles conservées sur le sol, dont l'étude nous a permis de compléter, vérifier et rectifier les données fournies par les sources orales.

C'est le cas tout d'abord des *valamaty* (litt. « villages morts »). Il s'agit d'emplacements d'anciens villages qui ne sont plus habités et qui sont retournés à la végétation forestière. Dans le Betsileo, chaque village a occupé au moins deux sites. A l'époque des « Royaumes », les guerres de conquête entreprises par les *hova* ont contraint les habitants à quitter leurs anciens villages qui ont été implantés dans les zones basses et à proximité des rizières, soit pour construire de nouveaux villages sur les hauteurs et à l'abri des hostilités, soit pour chercher refuge à l'intérieur du village fortifié d'un *hova* qui était connu pour sa puissance et l'habileté guerrière de ses hommes. Au début du XX^e siècle, de nombreux villages se sont aussi déplacés pour se transporter à proximité des voies de communication devant les mesures prises par les autorités coloniales, qui ont regroupés systématiquement les villages pour mieux contrôler la population (21).

Ces *valamaty* constituent pour le chercheur un endroit privilégié pour l'étude du genre de vie des générations antérieures. La visite de ces lieux nous a permis de reconstituer le plan du village et repérer l'emplacement des mai-

sons, les parcs à bœufs (*valan'aomby*), les silos à riz (*lavabary*) et aux alentours, les tombeaux des villageois, l'aire de battage du riz (*tsihin-tany*), la fontaine où l'on puisait de l'eau, mais qui est asséchée actuellement. D'autre part, l'étude des vestiges archéologiques trouvés sur place ou enfouis dans le sol tels que les tessons de poterie ou autres fragments d'outillage usuel en os ou en fer nous a donné des indications utiles sur la vie socio-culturelle des anciens occupants et la datation de la période étudiée. Selon la coutume, la visite du *valamaty* commence toujours par une libation intéressante à enregistrer, au cours de laquelle les ancêtres fondateurs du village sont évoqués par leurs noms.

Au cours des interviews réalisées sur place, l'expérience nous a montré que les récits se succèdent de fil en aiguille, que tel endroit rappelle aux yeux des descendants directs des anciens occupants des points de repère dans leur mémoire du passé.

Autres traces matérielles du passé : les monuments commémoratifs. Il s'agit de *vatolahy*, *tatao*, *aloalo* qui sont en pierre, et de *teza* qui sont faits en bois, plus particulièrement avec la partie dure se trouvant au coeur de l'arbre.

Les *vatolahy* et les *teza* sont reconnaissables à leur forme allongée, dont la grosseur et la hauteur sont variables. Parfois, la pierre du *vatolahy* est soigneusement sculptée, avec des inscriptions portant le nom d'une personne, des dates, allant même jusqu'à présenter une note explicative concernant le motif de l'érection du monument. Dans d'autres cas, la pierre porte un décor soit un encadrement de bois sculpté sur toutes ses faces latérales, soit un ornement en bois ou en métal posé sur le sommet. Pour sa part, le *teza* qui est toujours de forme quadrangulaire, présente sur ses quatre faces des motifs gravés, géométriques et figuratifs. Il est à noter que les *vatolahy* se rencontrent partout dans les pays. Par contre, les *teza* ne se voient que dans le Nord du Betsileo, plus exactement dans la région d'Ambositra et dans le Manandriana. Cette distinction est en rapport avec les coutumes des habitants de la région, où le travail du bois occupe une place considérable, résultant d'un long héritage technique.

En revanche, les autres monuments sont formés d'amas de pierres sèches, qui prennent la forme d'un cône pour les cas des *tatao*, et celle d'un quadrangulaire pour les *aloalo*, que l'on désigne aussi sous le terme de *rarivato*.

Quels que soient la matière, la forme et le style, ces documents ont une double signification : outre leur connotation funéraire (parce qu'ils sont dédiés pour la plupart à des morts), il faut relever leur vocation principale, celle de conserver et de perpétuer un souvenir aussi longtemps que possible. A titre d'exemples, nous citons les monuments qui sont érigés soit à l'honneur des hommes célèbres du pays (les *vatolahy* d'Andriamanalina), soit en souvenir d'un parent disparu dans une région éloignée et dont le corps n'a

pas été ramené dans le tombeau familial, soit enfin pour marquer un événement important ayant trait à la vie du pays (les *vatolahy* de Raindratsara à Ivory — Fianarantsoa).

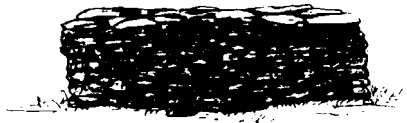
Peuvent être classés parmi les monuments commémoratifs les *tafotona*, une sorte de pierre levée (*vatolahy*) de 40 cm à 1 mètre et demi de hauteur, que l'on érigeait dans les « temps anciens » sur le lieu d'implantation du village. Ce monument appartient à la famille ou à un groupe de population qui a fondé le village et qui sert par la suite de lieu de culte commun aux villageois. Outre son rôle protecteur qui garantit la sécurité du village et de ses habitants, le *tafotona* rappelle la date d'implantation des premiers habitants et aussi celle de la fondation du village (22).

En tant qu'élément constitutif du « vécu social », les monuments commémoratifs betsileo sont des documents intéressants pour la connaissance de la région (**). Mais l'étude de ces documents nous conduit aussi à un autre domaine de la recherche, celui de la technique. Il s'agit ici d'approfondir notre connaissance sur la matière première dont sont faits les *vatolahy* et les techniques en usage. Sur ce point, nous avons constaté que les Betsileo sont arrivés à maîtriser un certain nombre d'éléments : d'abord la pierre en tant que matière première principale, ensuite le fer utilisé pour tailler la pierre, le feu pour forger le fer, enfin le bois ou le charbon de bois qui a servi de combustible pour chauffer le métal (23).

Dernier type de documents « matériels » trouvés dans le Betsileo : les *tranomena*, c'est-à-dire les sépultures royales. Comme tous les tombeaux betsileo, les *tranomena* sont constitués d'un caveau surmonté d'un édifice quadrangulaire fait de pierres sèches. Cependant le caveau est ici creusé jusqu'à une profondeur de plus de six mètres, tandis que la taille de l'édifice extérieur atteint des proportions considérables allant de 5 à 6 mètres de côté. Il est à noter que vers la fin du XIX^e, l'architecture des sépultures royales betsileo a connu de grands changements du fait de l'influence des Merina qui ont introduit dans la région l'usage de la pierre taillée. C'est le cas par exemple du tombeau des *houa* Rarivoarindrano à Iarinomby, dans le Tsienimparihy et Raonimananina à Tsimaitoasoà, dans le Vohibato (***) . Par contre, les sépultures royales de l'Isandra, situé dans le Nord-Ouest, sont aménagées dans des grottes naturelles ou anfractuosités de rocher, obstruées de pierres. Dans tous les cas, les sépultures royales betsileo sont visibles partout, sans que leur emplacement soit tenu secret. Aussi les traditions qui s'y rattachent serviront-elles de fils conducteurs pour reconstituer l'histoire des *houa* betsileo, leurs origines et les grands événements qui ont marqué leurs règnes.

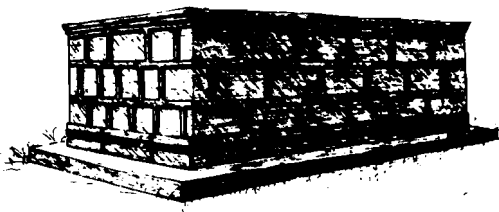
(**) Figure n° 2. Les monuments commémoratifs en pays betsileo.

(***) Figure n° 3. Exemples de tombeaux betsileo.



Un tombeau betsileo de type ancien : celui du foko kina à Antavivola, dans le Tsienimparihy.

0 — 1
mètre



Un tombeau royal (franomena) : celui du hova Raonimananina à Tsimaitoasoa, dans le Vohibato.

0 — 1
m

LABE MAH - JOURNAL 24

*** Fig 3 Tombeaux betsileo

Conclusion

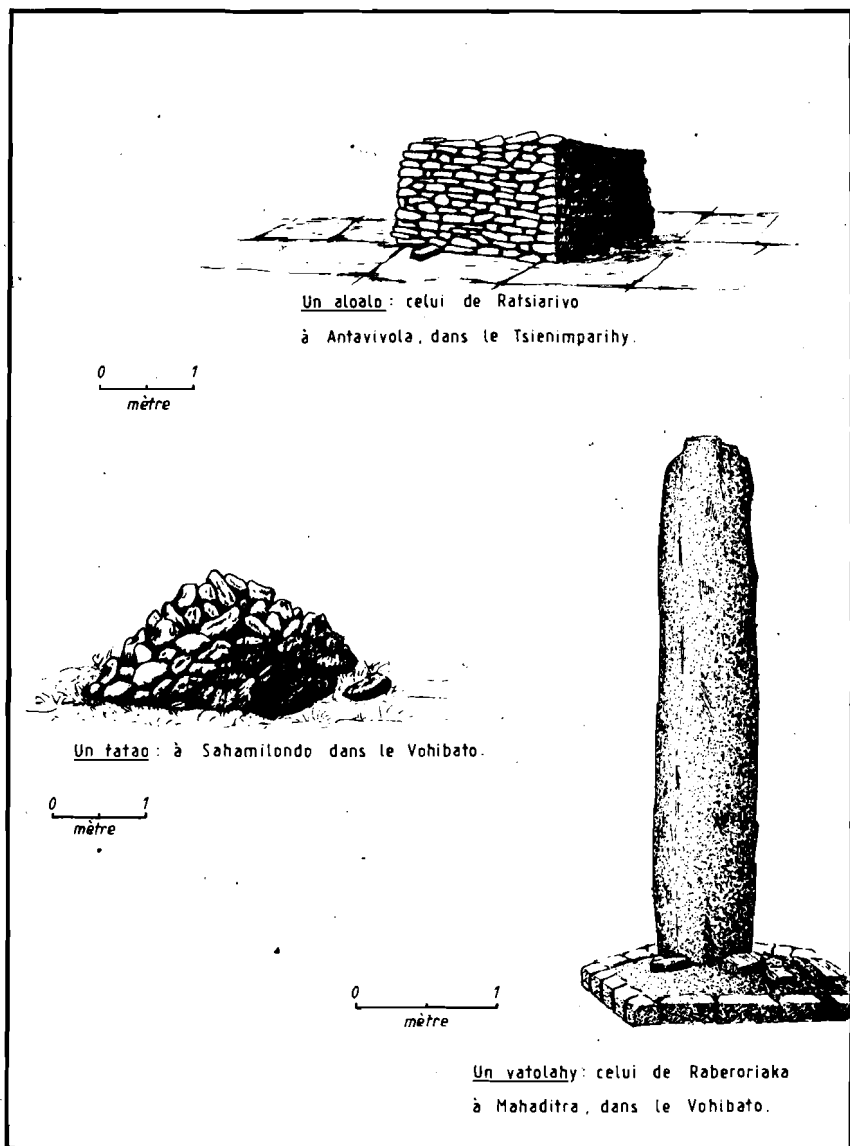
Dans le cadre de cette étude, nous avons voulu montrer les difficultés rencontrées dans l'étude de la période précoloniale ainsi que les solutions apportées.

Il est à noter que les enquêtes orales occupent ici une place importante afin de suppléer l'absence des documents écrits. Cependant, le chercheur ne doit pas se contenter de faire parler les gens. Il faut qu'il arrive aussi à faire parler les choses et à les écouter. En effet, il doit être attentif aux « choses », c'est-à-dire à tout l'environnement des hommes : une construction, une pièce d'outil ou de mobilier ancien ; bref, chaque élément du « vécu social » peut constituer le point de départ d'une enquête et fournir la matière de l'histoire (24).

Il faut aussi ajouter la nécessité pour le chercheur d'avoir une bonne connaissance du milieu étudié et l'obligation, une fois sur le terrain, d'essayer dans la mesure du possible, de rendre sa présence moins pesante pour faciliter son insertion. Pour notre part, nous nous sommes rendu compte que le fait de respecter les rythmes de la vie locale ainsi que les exigences qui l'accompagnent, permet de résoudre certains problèmes d'ordre pratique qui peuvent porter atteinte au travail du chercheur (25).

Il convient enfin de noter que tout document d'histoire, quelle que soit sa nature, doit être soumis à une analyse critique. A ce propos, l'élargissement du champ d'investigation permettra au chercheur de recueillir le maximum d'informations et d'aboutir à une analyse plus approfondie de toutes les données nécessaires pour son travail de reconstruction historique.

D.R.



** Fig. 3 Les monuments commémoratifs en pays betsileo.

FAMINTINANA

Ny olana voalohany dia ny tsy fisian'ny tahiry voarakitra an-tsoratra, raha tsy taty amin'ny taon-jato faha-17, fa indrindra ny faha-19. Olona vahiny anefa, mpizaha tany sy misionera no nanoratra azy ireny ka saika ny zavatra ivelany ihany no tena nojereny. Nisy Malagasy vitsy nanoratra taty aoriana, saingy fitantarana fotsiny, mitaky fandalinana koa ny fahazoana azy no nataony. Ary mifanampy amin'ireo ny tantaran-drazan'ny fianakaviana na foko sasantsasany.

Momba ny lovantsofina kosa, ny manahirana dia ny eo amin'ny olona miteny, ny mamantatra ny lovantsofina ilaina ary ny fahamarinan'izany. Ny ray aman-drenin'ny foko, ny raim-pianakaviana ary ny mpikabary no mpitantara. Ary misy dimy ny karazaha lovantsofina azo raisina : ny tantaran-drazana amin'ny fotoan-dehibe isan-karazany, ny anganombaviantitra ho an'ny ankizy, ny ohatra na ohabolana maneho ny hakanton'ny teny malagasy sy ny fahaizana mampiasa izany, ny kabary amin'ny fivoriam-be « lanonana » samihafa, ary ny rija sy ny isa mihira ny fiaraha-monina andavanandro. Ny lesoka amin'ireo anefa dia olombelona no mitantara, ka mety hitranga ny fanitarana sy ny fanovana ny tena izy, na koa ny fahaverezany mihitsy noho ny fahafatesan'ilay tompon'ny fahalalana.

Ankoatra ny tahiry an-tsoratra sy ny lovantsofina, dia manampy ny mpikaroka tokoa, andaniny ny fanatrehana fomba amam-panao (lanonana, fandevenana, saotsa), ary ankilany manambara zavatra maro ireo rakitry ny ela tavela ankehitriny, toy ny tanàna tranainy antsoina hoe « valumaty », ny fasan'ny hova na « tranomena », ary farany ny vatolahy, tatao sy aloalo fahatsiarovana.

Afaka mamaha ny olana mitranga ao amin'ny tahiry an-tsoratra ny fanadihadiana am-bava ataon'ny mpikaroka, izay mandinika mivantana ny zava-misy iainan'ny olona eny an-toerana.

NOTES ET INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- 1- FLACOURT Etienne de .- Histoire de la Grande Ile de Madagascar, Paris, 1661, 286 p.
- 2- GRANDIDIER Alfred et Guillaume.- Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar. Paris, Imprimerie Nationale, 1903 - 1920, 9 vol. de 527, 559, 719, 436, 547, 203, 471, 306 et 648 p.
- 3- GRANDIDIER Alfred.- Souvenirs de voyages.- 1865- 1870. (D'après son manuscrit inédit de 1916), Antananarivo, 1971, Publication de l'Association Malgache d'Archéologie, 54 p.
- 4- ANTANANARIVO ANNUAL.- (1875 - 1900).- Cette revue a paru pour la première fois en 1875, n'a pas été publiée en 1879 et 1880, pour reparaitre alors régulièrement jusqu'en 1900.
- 5- Lettres du Scolasticat d'Uclès.- (1882 - 1897).- C'est un recueil périodique de lettres « édifiées et curieuses », de deux missions de la province de Toulouse (Maduré et Madagascar).
Nous avons pu consulter ce document à la bibliothèque du Scolasticat Saint-Paul de Tsaramasoandro, Antananarivo.
- 6- DUBOIS Le Père.- (1938).- Monographie des Betsileo (Madagascar), Paris, Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, 1510 p.
- 7- CATAT Louis.- Voyage à Madagascar.- 1889 -1890.- Paris, Administration de l'Univers, illustré, 410 p.
- 8- Notes, Reconnaissances et Explorations. La revue comporte une série de notes et de rapports rédigés par des « administrateurs » et « hommes de troupe » durant les premières années de pacification (1897 -1900).
- 9- RAINIHIFINA Jessé.- Tantàra betsileo. Fianarantsoa (Librairie Ambozontany) 1975, 240 p.
- 10- RANAIVOZANANY Joseph.- 1963.- Ny elan'ny Nosy, boky I. Antananarivo, Industrie Graphique Tananarivienne, 54 p.
- 11- Lumière était un journal hebdomadaire et bilingue publié par la Mission catholique de Fianarantsoa. Mais ce journal a disparu et ses travaux furent repris par le Lakroan'i Madagasikara, devenu aujourd'hui le principal journal de la congrégation.
Par contre, l'arivo-Betsileo était un journal indépendant, fondé par M. Rajoharison Maurice-Michel, dont le siège se trouvait aussi à Fianarantsoa.
- 12- Histoire générale de l'Afrique (Tome I).- Méthodologie et préhistoire africaine. Paris, Jeune Afrique/Unesco, 1980, ouvrage collectif dirigé par KI-ZERBO, 893 p.
- 13- Le foko est l'organisation sociale traditionnelle betsileo. Il s'agit d'un groupe d'individus d'ascendance commune qui se rattachent à un même ancêtre et qui pratiquent les mêmes coutumes.
Doit-on parler ici de clan ou de lignage ? Nous aurons l'occasion de le décrire et d'en parler plus longuement dans un travail en préparation : Contribution à l'histoire des Betsileo des Hautes-Terres malgaches : l'Arindrano des origines au début du XIX^e siècle.
- 14- CAMARA Sory.- Gens de la parole. Essai sur la condition et le rôle des griots dans la société Malinké (Guinée). Paris, La Haye, 1976, Mouton et Co, 358 p., ill.

- 15- VANSINA Jan.- De la tradition orale. Essai de méthode historique. Tervuren (Belgique), 1961, Musée Royal de l'Afrique centrale, 179 p.
- 16- DOMENICHINI-RAMIARAMANANA Bakoly.- Du ohabolana au haInteny. Langue, littérature et politique à Madagascar. Paris, 1983, Edit. Karthala et Centre de Recherches Africaines, 665 p.
- 17- GUEUNIER Noël Jacques.- « Du rija betsileo ». Antananarivo, in Bulletin de Madagascar, Antananarivo (novembre et décembre 1974), n° 331, pp. 721-725.
- 18- RAHERISOANJATO Daniel.- La musique traditionnelle betsileo et ses traits caractéristiques. Communication présentée au Colloque de Mahajanga dans le cadre de la « Semaine Internationale de réflexion sur la musique traditionnelle, musique inscrite dans l'histoire » organisée par l'Association Ambario et avec le concours de l'UNESCO. 7 - 12 octobre 1985
- 19- L'étude des foko betsileo nous a permis de mieux connaître l'organisation sociale traditionnelle du Betsileo. Ce travail nous a conduit à recueillir un lot important de biographies de famille (tantaran-drazana) et faire l'inventaire systématique des foko betsileo dans la région de l'Arindrano. Pour le moment, nous avons pu établir une liste de 148 foko, avec leur nom distinctif et leur localisation géographique.
- 20- RALAIKOA Albert.- Fiscalité, Administration et pressions coloniales dans le Sud-Betsileo (1895 - 1918). Antananarivo, 1981, Mémoire de maîtrise (U.E.R. d'Histoire - Université de Madagascar), 245 p. dactylogr.
- 21- RAHERISOANJATO Daniel.- Les rites religieux dans le Betsileo : leurs supports matériels et leur contenu historique : l'exemple du tafotona. Communication présentée au séminaire de D.E.A.. Avril 1985, organisé à l'U.E.R. d'Histoire (Université de Madagascar) par C.H. Perrot, Professeur à l'Université de Paris I, en mission d'enseignement à Madagascar sur le thème de : « Economie et Société précapitaliste ».
- 22- RAHERISOANJATO Daniel.- Les pierres dressées (vatolahy) dans la société betsileo (Madagascar) : un document pour l'historien. Paris, 1981, Mémoire de D.E.A., sujet n° 1, Centre de Recherches Africaines - Université de Paris I, 50 p. dactylogr.
- 23- CRESSWEL Robert.- Eléments d'ethnologie. Paris, 1975, Librairie Armand Colin, Collection U, Tome II, 283 p.
- 24- Afin de rendre moins pesante notre présence sur le terrain et faciliter notre insertion dans les villages étudiés, il nous est arrivé de participer à divers travaux (réparation d'une toiture de maison ou entretien d'un canal d'irrigation), et nous associer à divers événements familiaux en offrant, selon la coutume le tso-drano ou le fao-dranomaso : il s'agit ici de l'argent que l'on offre en cas d'événements heureux (naissance, mariage) ou à l'occasion d'un malheur (décès)